

Références bibliographiques

- Fritz Wolff, *Glossar zu Firdosis Schahname*, Berlin, 1935 ([En ligne sur archive.org](#))

Liens

- **Plateforme Ganjoor** : poème persan en ligne ([accès libre - section Yazdgerd le méchant](#))

- **Ferdowsi** ([Encyclopaedia Iranica - article sur Ferdowsi](#))

Traduction

Texte

XXXIV

Yazdgerd le Méchant

Yazdgerd charge Mondhir et Noman d'élever son fils Bahrām

[vol. V, p. 399] Lorsque Yezdeguerd eut entendu ce discours, il rassembla tout ce qu'il avait de sens et d'esprit ; il comprit quelle devait être la fin de ce commencement, et remit à Mondhir le noble Bahram. Il ordonna qu'on lui préparât un présent, et qu'on exaltât sa tête jusqu'au ciel. On couvrit Mondhir **[vol. V, p. 400]** d'une robe d'honneur, on fit venir à la porte du roi le cheval du roi du Yémen ; depuis le palais jusqu'à la plaine tout n'était que chevaux, chameaux et litières qui passaient ; des serviteurs et des nourrices sans nombre remplissaient l'espace depuis le marché jusqu'à la porte du roi, et, des portes de la ville jusqu'à la cour du roi, les bazars étaient parés pour la fête.

Quand Mondhir arriva dans le pays de Yémen, tous, hommes et femmes, allèrent à sa rencontre. Aussitôt qu'il fut arrivé dans sa demeure, il fit appeler beaucoup de cavaliers choisis ; il réunit les plus puissants et les plus influents parmi les Perses et les Arabes, et parmi les hommes riches, et choisit dans les familles de ces grands, quatre femmes dont la naissance noble était connue, deux Arabes et deux Perses de la famille des Keïanides, et qui étaient prêtes à servir de nourrices. Elles gardèrent l'enfant ainsi pendant quatre ans ; lorsqu'il eut assez vécu de lait et que ses membres se furent développés, elles le sevrèrent avec difficulté et l'élevèrent délicatement sur leurs genoux. Lorsqu'il eut sept ans, il interpella Mondhir : « Est-ce ainsi qu'on doit agir envers un « prince ? » Puis il continua : « O prince qui portes haut la tête, ne me traite pas comme un enfant à la mamelle ! Remets-moi à des maîtres savants, car il est temps que je m'instruise. »

Mondhir répondit : « O noble enfant ! tu n'as pas **[vol. V, p. 401]** encore besoin de devenir savant. Quand le temps de l'instruction sera arrivé pour toi, et que tu auras envie de devenir savant, je ne te laisserai plus te livrer au jeu dans le palais, mais c'est en jouant que tu grandiras. » Bahram répliqua : « Ne fais pas de moi un enfant désœuvré. J'ai de l'intelligence, quoique je sois jeune, et que ma poitrine et mes membres ne soient pas encore ceux d'un héros. Tu es vieux, mais tu manques d'intelligence, et ma nature ne s'accommode pas de tes plans. Ne sais-tu pas que celui qui sait chercher le vrai moment choisit toujours parmi les affaires celle qui doit être faite la première, et si tu choisis le véritable moment, tu épargneras à ton cœur les soucis ; mais ce qu'on fait hors de son temps ne porte pas fruit ; c'est la tête qui est la meilleure partie du corps d'un homme. Il est juste que tu me fasses instruire de façon que je sache tout ce que doit savoir un roi. Le commencement de

la droiture est le savoir, et heureux celui qui dès le commencement a en vue la fin. »

Mondhir le regarda avec étonnement et prononça entre ses lèvres le nom de Dieu. Il envoya à l'instant dans le Souristan un messenger rapide monté sur un dromadaire. Celui-ci observa trois Mobeds très instruits et jouissant dans le Souristan d'une grande réputation, l'un qui pouvait instruire le prince dans les lettres et dissiper les ténèbres de son esprit ; **[vol. V, p. 402]** l'autre qui lui enseignerait à chasser au faucon et au guépard, pour que son cœur s'en réjouit, ensuite à jouer aux raquettes, à tirer de l'arc et des flèches, à se battre à l'épée avec un ennemi, à faire la voltige à droite et à gauche, et à porter haut la tête au milieu des braves; le troisième, qui devait parler à Bahram de tout ce qu'il savait des affaires du monde sur les devoirs d'un roi des rois, et sur ce qu'avait à dire et à faire un administrateur. Ces Mobeds arrivèrent auprès de Mondhir, lui expliquèrent ce qu'ils savaient, et il leur confia le prince, car il était lui-même ami de l'instruction et un vaillant homme.

Bahram, le fils du roi, devint bientôt tel que par ses talents il pouvait faire son devoir d'homme ; quand il entendait parler d'un haut fait, son esprit aspirait à apprendre à faire de même. Quand cet enfant illustre eut deux fois six ans, c'était un brave plein de cœur, au visage de soleil ; il n'avait plus besoin de ses Mobeds pour l'instruction, pour le jeu des raquettes, pour la chasse au guépard et au faucon, pour manier les rênes sur le champ de bataille, pour lancer son cheval et pour attaquer. Il dit à Mondhir : « O homme aux intentions pures ! renvoie mes maîtres. » Mondhir fit à chacun d'eux beaucoup de présents, et ils partirent de sa cour le cœur en joie.

Ensuite le prince dit à Mondhir : « Fais demander **[vol. V, p. 403]** des chevaux aux cavaliers armés de lances, dis-leur de faire leurs exercices devant moi et de se menacer avec la pointe de leurs lances. Ils fixeront le prix des chevaux qui me plairont ; je leur donnerai plus d'argent qu'ils n'en demanderont. » Mondhir répondit : « O vaillant prince qui recherches la gloire ! le chef de mon haras est à tes ordres, et le maître de ces chevaux est à toi de tout son cœur. Si tu achètes des chevaux chez les Arabes, pourquoi me suis-je donné tant de peine à en avoir de bons ? » Bahram lui dit : « O homme au nom honoré, puisse le monde toujours remplir tes désirs ! Je veux choisir un cheval que je puisse lancer à la descente sans avoir besoin de m'occuper des rênes, de peur qu'il ne tombe ; quand je lui aurai ainsi donné le pied sûr, malgré sa rapidité, j'en ferai le rival du vent aux fêtes de Naurouz ; mais il ne faut pas forcer un cheval qu'on n'a pas mis à l'épreuve. »

Mondhir ordonna à Noman d'aller choisir un troupeau de chevaux parmi les vaillants maîtres de haras, de traverser tout le désert des hommes armés de lances et de voir partout qui avait des chevaux de bataille. Noman partit et ramena cent chevaux qu'il avait choisis parmi les troupes des hommes de guerre. Quand Bahram les vit, il se rendit dans la plaine, allant à droite et à gauche, et tournant longtemps parmi les chevaux ; mais les chevaux qui égalaient le vent par leur vitesse, montés par **[vol. V, p. 404]** Bahram, se trouvaient sans force. A la fin, il choisit un alezan à crinière noire, aux pieds de vent, au large poitrail, et un bai brun à queue noire, avec d'autres marques, on aurait dit un crocodile qui sortait du fleuve ; ses sabots faisaient jaillir des étincelles, et le sang tombait en gouttes de son poitrail, brillant comme le rubis. Mondhir les paya selon leur valeur ; ils

venaient des forêts de Koufah. Bahram reçut de lui ces deux chevaux brillants comme Adergouschasp.

Mondhir le gardait comme une pomme fraîche, pour qu'aucun souffle ne le touchât. Or un jour le jeune homme lui dit : « O homme intelligent et à l'esprit serein ! tu me gardes ainsi sans raison ; par excès de soin tu ne me quittes pas un instant ; mais parmi tout ce que tu vois dans le monde, il n'y a pas un cœur qui n'ait son secret. Les joues des hommes jaunissent par les soucis, et c'est par la joie que prospère une nature noble ; or rien ne répand la joie comme une belle femme, car la femme est secourable dans les peines ; une femme calme les passions d'un jeune homme, qu'il porte une couronne ou qu'il soit Pehlewan ; elle lui inspire le culte de Dieu, elle est son guide pour tout ce qui est bien. Ordonne donc qu'on amène cinq ou six jeunes filles, gracieuses et avec des visages de soleil ; j'en choisirai une ou deux, pour que mes pensées se tournent vers les grâces dues à Dieu, et **[vol. V, p. 405]** dans l'espoir de me voir naître un enfant, ce qui rendra un peu de calme à mon cœur. Le roi sera alors content de moi et toute la cour me glorifiera. »

Lorsque Mondhir eut entendu les paroles du jeune homme, le vieillard le bénit ; il ordonna qu'un homme bon coureur allât en toute hâte au dépôt d'un marchand d'esclaves. Il amena quarante jeunes filles roumies, toutes désirables et propres à satisfaire le cœur, et Bahram choisit de ces belles jeunes filles deux à la peau de rose et aux os d'ivoire, à la taille de cyprès élancés, toutes pleines de charmes, de grâce et de dignité. Une de ces deux étoiles jouait du luth, l'autre avait des joues de tulipe et ressemblait au canope du Yémen ; sa taille était celle des cyprès, les boucles de ses cheveux étaient des lacets. Mondhir paya le prix quand le jeune homme eut fait son choix. Bahram sourit et lui rendit grâce ; sa joue devint comme un rubis du Badakschan.

Traducteur(s) Jules Mohl

Description

Analyse du passage **xxx**

Édition numérique

Vérification et relecture Poupak Rafii Nejad

Éditeur numérique Projet ANR TransPerse (CeRMI, CNRS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Mentions légales Fiche : Projet ANR TransPerse (CeRMI, CNRS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [Poupak Rafii Nejad](#) Notice créée le 25/04/2022 Dernière modification le 01/07/2022